

La Chine en crise!

Autor(en): **Lehmann, Anton**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **46 (1989)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-998693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Chine en crise!

Anton Lehmann

Traduction: Evelyn Wieser-Carrel

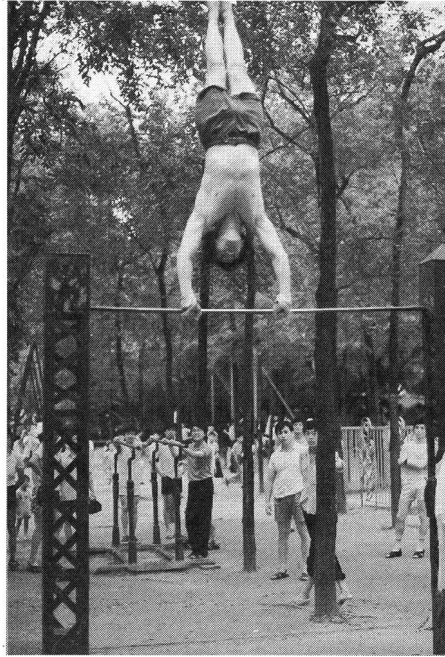
«La Chine en crise»!... Ainsi, ce que nous considérons comme une habile mise en scène il y a un certain temps déjà est devenu réalité. Par leur coup d'éclat, les fauteurs de troubles visaient avant tout à tirer de leur léthargie les hauts responsables du sport, à Pékin, pour les obliger à investir davantage dans le tennis de table: sport qui, depuis de longues années, est la discipline reine des Chinois.

Les prévisions et les prédictions – les boursiers en savent quelque chose – obéissent à une dynamique qui leur est propre: il suffit que beaucoup y croient pour qu'elles finissent par se réaliser soudainement. La crise serait-elle donc née d'elle-même, à force de l'évoquer? Mais quelles en sont les causes profondes?

À l'époque, il nous avait semblé voir se dessiner une lutte autour du «gâteau» que représentaient les subventions d'État. Les plans ambitieux de la Chine en prévision des Jeux olympiques ont nécessité un partage, une nouvelle répartition des subventions, de sorte que certaines disciplines – dont le tennis de table probablement – ont vu leur part diminuer...

D'aucuns objecteront – à juste titre d'ailleurs – que si le tennis de table a quelque peu perdu de son importance, en Chine, l'immense potentiel en talents dont le pays dispose (pour une population évaluée à 1,1 milliard d'habitants) laisse encore suffisamment de possibilités pour encourager tous les sports olympiques.

Dans le cadre de cet article, j'aimerais montrer que la crise n'est pas simplement née d'elle-même et qu'elle est



plus profonde qu'un observateur superficiel pourrait le supposer. Pour cela, il nous faut sortir du contexte purement sportif et analyser les grands changements qui ébranlent actuellement la société chinoise. Des changements dont les répercussions se font clairement sentir dans le comportement de la population et dont on a notamment pu se rendre compte lors des championnats du monde de tennis de table à Dortmund.

La réforme est désormais hors de contrôle

Les gigantesques manifestations estudiantines qui secouent la Chine sont-elles l'étincelle qui pourrait mettre le feu aux poudres et déclencher des troubles sociaux?

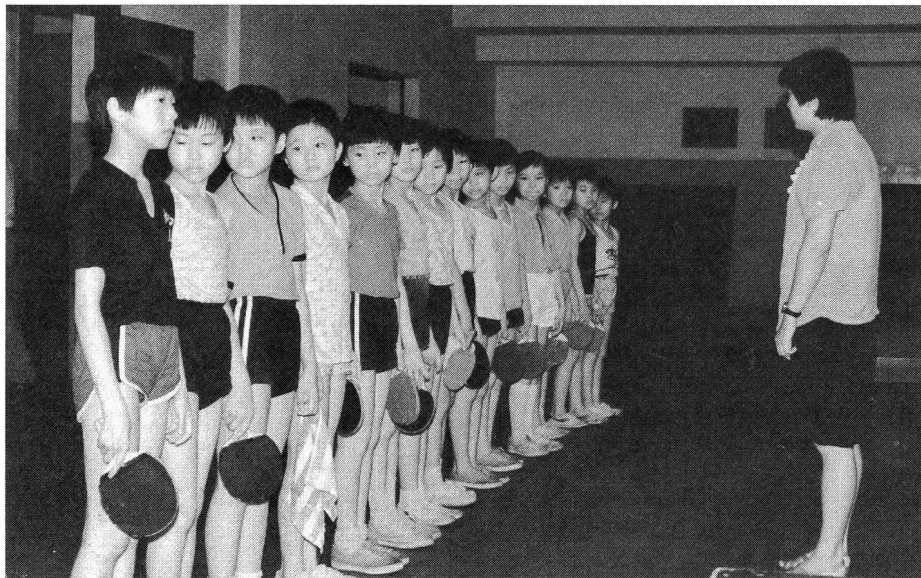
L'appel à davantage de démocratie et de liberté trouve aujourd'hui un large

écho bien au-delà du milieu des étudiants. Ce phénomène n'est pas seulement dû à l'influence traditionnelle de l'élite intellectuelle. Ce sont plutôt les répercussions incontrôlées des réformes économiques qui poussent des fractions toujours plus larges d'une population frustrée à rejoindre les rangs des étudiants (unis en une sorte de coalition). Les besoins de consommation des Chinois nés du boom économique des années 1980 n'ont pu être satisfaits que très imparfaitement, alors que la population continuait à espérer toujours plus. Après ces brefs moments d'ivresse, la désillusion est d'autant plus grande, pour ceux qui touchent des salaires fixes peu élevés, que l'inflation galopante sévit depuis deux ans. La réforme économique, étouffée dans l'œuf, s'est muée en un véritable cauchemar. La population voue une haine profonde aux cadres du Parti et à la nouvelle classe des petits entrepreneurs qui se sont tout à coup retrouvés à la tête d'une immense richesse. Ce n'est pas par hasard que les étudiants demandent, tout en protestant énergiquement contre le népotisme et la corruption, que le revenu et la fortune des dirigeants du Parti soient rendus publics.

Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec le sport et, plus particulièrement, avec le tennis de table? Les manifestations qui s'inscrivent dans le contexte de troubles sociaux plus profonds, ont rapidement gagné l'ensemble du pays; elles revêtent une importance capitale sur le plan politique, car elles se répercutent sur tous les domaines de la vie sociale et privée. Dans ces conditions, il semble logique que l'entraînement des joueurs de tennis de table, axé vers un but bien précis: la performance, en souffre lui aussi.

Les pongistes chinois laissent de plus en plus souvent entendre qu'ils se sont mal préparés; quant aux entraîneurs, ils avouent que les joueurs d'élite rencontrent des problèmes de motivation... Des difficultés qui ne sont probablement pas dues au simple fait qu'ils ont déjà tout gagné, qu'ils sont rassasiés de victoires, et que, par conséquent, la rage de vaincre les a abandonnés...

On est tenté de supposer que les meilleurs Chinois (entraîneurs et joueurs) établissent toujours plus de comparaisons avec leurs compatriotes établis à l'étranger, et que ces comparaisons tournent en leur défaveur sur le plan matériel (primes), ce qui se répercute de manière négative sur leur motivation et leur satisfaction. Le fait que les Européens en contact fréquent avec des Chinois européens soient venus à mieux saisir certaines de leurs faiblesses et à gagner de ce fait en confiance – ce qui leur a permis de ré-



duire l'écart qui les sépare des Chinois — n'est pas sans importance; nous nous contenterons toutefois de le mentionner en passant dans le cadre de cet article.

Mais revenons-en à la crise sociale dont les manifestations estudiantines sont l'expression. Les derniers troubles sociaux importants qui ont secoué la Chine (la révolution culturelle dans les années 1960 et au début des années 1970) ont tenu les athlètes chinois à l'écart de la scène sportive internationale pendant plusieurs années. Il est bon de s'en souvenir quand on analyse les événements qui ébranlent actuellement ce pays.

Sourire, toujours sourire

Dans la Chine d'inspiration confucianiste (du nom de Confucius, ancien philosophe chinois), il n'y avait, dans les conflits et les compétitions, que des vainqueurs, et jamais de vaincus. Personne ne devait en effet perdre la face, car cela aurait signifié perdre le respect de soi.

Jusqu'à une époque récente, cette attitude prévalait encore dans bien des domaines de la vie de tous les jours. Elle se manifestait par une secrète maîtrise de soi que nous assimilions, en bons individualistes occidentaux, à une apparente froideur; nous avions l'impression que les Chinois ne voulaient ou ne pouvaient pas — précisément pour les raisons précitées — montrer leurs faiblesses. D'une part, la morale et les idées confucianistes obligeaient à une obéissance des plus strictes et au respect des autorités (comme les entraîneurs et les officiels en sport) qui constituaient des modèles intouchables; d'autre part — en compétition —, le vainqueur devait toujours se comporter à l'égard du vaincu comme si tous deux avaient gagné. Apprendre à vaincre pour échapper à la difficile position de vaincu, telle était la devise que l'on enseignait. Quelle différence avec notre vision occidentale de la compétition et de la sportivité qui veut que l'on sache accepter la défaite pour éviter de s'attirer le reproche de «mauvais perdant». Hélas, on oublie trop souvent que le comportement irresponsable (arrogant) du vainqueur peut, lui aussi, humilier le vaincu (lui faire perdre la face).

Dans ce contexte, une nouvelle interprétation de l'«amitié» chinoise, qui a déjà tant donné matière à discussion, semble s'imposer. Depuis la libéralisation économique et idéologique qui a marqué l'Empire du Milieu (et qui se manifeste souvent sous la forme d'une occidentalisation «apprise»), bien des choses se sont mises à bouger, à vaciller. Il n'est pas étonnant que ces changements aient provoqué, chez les Chi-

nois, une profonde crise d'identité, un sentiment d'insécurité qui n'est pas sans danger. Il n'est pas non plus étonnant que les répercussions s'en soient également fait sentir dans le domaine du sport, comme lors des championnats du monde de tennis de table de Dortmund, où les exemples se sont multipliés...

Perte de la courtoise maîtrise de soi...

L'exemple le plus frappant est le changement intervenu dans le comportement des spectateurs chinois. A Dortmund, ceux-ci ont été parmi les plus bruyants. Applaudissements, hurlements — même lors de balles envoyées dans le filet ou retombées sur l'arête de la table —, tout y était. Des supporters fanatiques — essentiellement des étudiants installés en Allemagne — ont rivalisé d'audace avec les «meneurs» coréens et allemands. Un comportement qui, il y a quelques années encore, aurait été impensable.

Les joueurs, de leur côté, ont également laissé transparaître leurs sentiments à travers les gestes et les mots: poings fermés, tours d'honneur, sauts et cris de joie, effondrement à la suite d'une défaite...

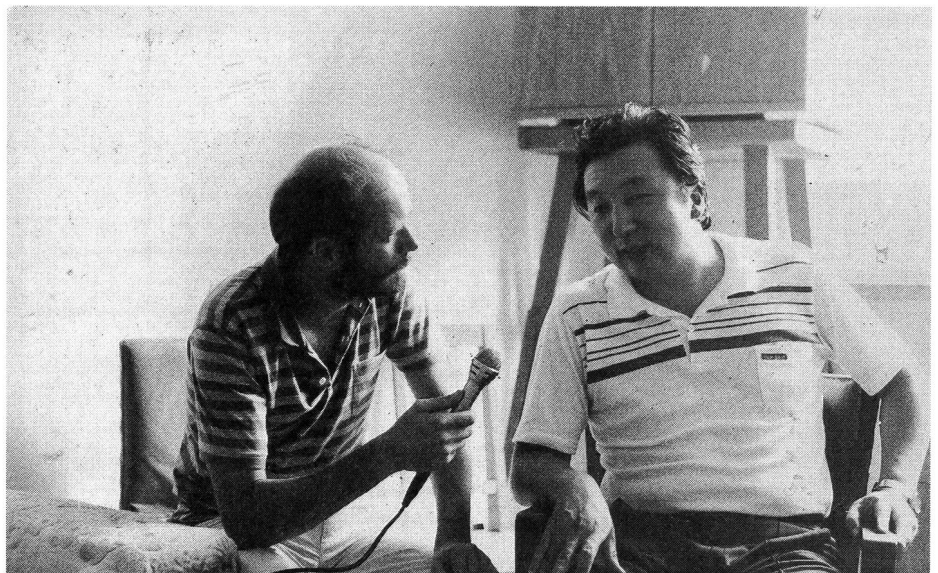
Les entraîneurs sont les seuls à ne pas s'être départis de leur réserve polie. Si, après la victoire de l'équipe féminine chinoise, l'entraîneur Chang Xieling a formulé une critique (assez modérée) à l'endroit du tennis de table féminin européen (joué avec trop de force et d'éléments empruntés aux hommes), il s'est, aussitôt après, répandu en banales amabilités («Les Européennes disposent d'une bonne technique et sont encore jeunes», etc.). Or, comme chacun sait, il existe en réalité un monde entre les Chinoises et les joueuses du Vieux Continent.

Remise en question de l'autorité de l'entraîneur...

Au sein de l'équipe chinoise, la «hiérarchie interne» est, elle aussi, battue en brèche. Pour les observateurs avertis, il était clair que le champion du monde sortant, Jiang Jialiang, devait perdre en quarts de finale contre son compatriote Yu Shentong. Le fait qu'il ait laissé pendre la tête si ostensiblement pour montrer qu'il avait été contraint à la défaite et qu'il n'approuvait pas le procédé ne doit pas être considéré comme une comédie d'un goût douteux, mais comme une protestation contre la décision de l'entraîneur, Xu Shaofa. Deux autres gestes des Chinoises qui pourraient paraître ridicules doivent également être interprétés comme une remise en question de l'ordre établi: la championne olympique de Séoul, Chen Jing, s'est présentée en retard à la finale du double dames interchinois parce qu'elle savait qu'elle devait perdre (et non, comme l'a annoncé laconiquement le speaker, parce qu'elle avait faim et qu'elle était en train de manger!). Enfin, c'est sous ce même angle qu'il faut voir le retard intentionnel d'une Chinoise lors de la cérémonie protocolaire du double mixte.

Mauvais gagnants, mauvais perdants...

Les exemples ci-dessus (perte de la maîtrise de soi, protestation contre l'entraîneur) montrent un net changement dans l'attitude des Chinois envers la victoire et la défaite. Lors de la finale par équipes, Jiang Jialiang, toujours lui, qui a décidément appris à connaître le goût amer de la défaite, a déclenché, en refusant peu sportivement de continuer à jouer à la suite d'une décision d'arbitrage discutable, une réaction en chaîne qui a alimenté les discussions



Anton Lehmann interviewant Xu Shaofa.

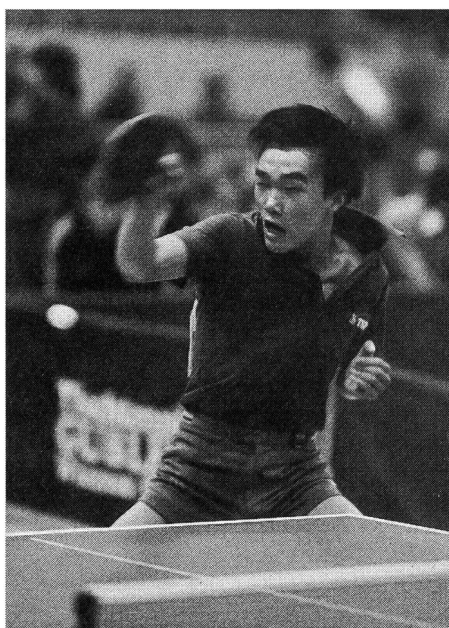


Jiao Zhimin (à gauche) et Dai Lili.

pendant toute la durée des championnats. Autre exemple caractéristique de ce changement d'attitude: les Chinois ont eux-mêmes fait courir le bruit que leurs meilleurs joueurs de double messieurs, Chen Longcan/Wei Quingguan, auraient intentionnellement perdu en demi-finale contre les Allemands Rosskopf/Fetzner. On ne saurait voir dans cette attitude un reflet de la courtoisie chinoise traditionnelle; il s'agit plutôt de l'excuse facile de mauvais perdants...

Laisser cent fleurs éclore...

Pour conclure, j'aimerais encore relever certaines raisons évidentes qui pourraient avoir entraîné ce «change-



Chen Longcan.

ment de règne» historique. Je dis «évidentes», parce que les commentaires n'ont pas manqué à Dortmund sur le sujet et parce qu'un consensus semble très vite s'être dessiné entre les sinologues...

Les Chinois:

- n'auraient pas su prendre le virage qui marque le changement des générations;
- pratiqueraient un jeu trop uniforme, trop prévisible;
- auraient perdu l'avance qu'ils possédaient dans le domaine «service-retour»;
- auraient négligé de remédier aux faiblesses de revers en prise porte-plume;
- auraient, d'une manière générale, perdu leur suprématie en raison de leur affaiblissement et non parce que les Suédois seraient devenus plus forts...

Si tous ces arguments se justifient, ils n'expliquent en rien l'évolution qui se dessine en République populaire de Chine; en d'autres termes, ils restent à la surface du problème.

Une comparaison entre le tennis de table chinois masculin et féminin devrait expliciter quelque peu mes propos. Au niveau international, la supériorité des Chinoises reste éclatante. Ce succès est dû au fait que l'on voit sans cesse émerger de nouveaux talents qui pratiquent des systèmes de jeu très différents. Ainsi, à Dortmund, on a vu des Chinoises appliquer la prise orthodoxe et d'autres la prise porte-plume; certaines pratiquaient l'offensive, d'autres la défensive; les unes utilisaient des revêtements lisses (backside), d'autres des revêtements à picots; enfin, on a vu

aussi des joueuses se servir d'un matériel spécifique (picots longs et antispin). Toutes ces sportives d'élite sont en mesure d'utiliser une vaste palette de variations au sein d'un même système de jeu. En outre, le changement constant de générations empêche les Européennes de s'adapter à leurs adversaires à moyen et à long terme. A peine commence-t-on à retenir le nom de certaines Chinoises qu'elles sont déjà remplacées par de nouveaux talents... L'imprévisibilité totale est la clé de la domination chinoise dans le tennis de table féminin.

Qiao Hong, la nouvelle championne du monde 1989, n'a pas participé au concours par équipes, et He Zhili, la championne du monde de New Delhi (1987) est restée à la maison, à l'instar de Jiao Zhimin et Dai Lili, classées respectivement deuxième et troisième meilleures joueuses mondiales. Il va de soi que cette stratégie ne serait pas possible sans l'immense réservoir de joueuses d'élite qui sont propulsées en avant grâce à des méthodes d'encouragement systématiques.

N'est-il pas surprenant que tous ces principes, qui reposent sur une philosophie bien particulière («laisser cent fleurs éclore») soient subitement tombés dans l'oubli chez les hommes? N'est-il pas singulier que les Chinois aient totalement négligé d'assurer la relève, permettant ainsi aux Européens de reprendre pied? Singulier enfin que les trois «vieux» représentants du jeu rapide (Jiang, Teng et Chen) soient toujours de la partie, ce qui, une fois encore, est contraire à la philosophie chinoise de l'imprévisibilité!

L'entraîneur suédois Glenn Oesth suppose qu'une amitié trop étroite lie Xu Shaofa (l'entraîneur chinois en chef) et les «vieux», amitié qui aurait empêché un changement de générations à temps. Oesth aimerait bien faire jouer ses hommes contre les meilleurs Chinois, tout en admettant que les Asiatiques sont encore nettement supérieurs aux Européens et que les championnats du monde de Dortmund ont peut-être été la seule occasion, pour son équipe, de se mettre en évidence, une équipe qu'il dit être formée, du reste, de véritables «enfants prodiges».

Il ne reste donc plus qu'à attendre pour voir la tournure que prendront les choses dans l'Empire du Milieu, pour voir ce que les Chinois entreprendront pour colmater au plus vite les brèches. Une première mesure, adoptée peut-être sous le choc de Dortmund, a déjà filtré: à l'avenir, les Chinois de moins de 28 ans (25 pour les femmes) ne pourront plus se rendre à l'étranger pour jouer au tennis de table, et ceci, officiellement, pour des raisons d'ordre financier... ■